

DES BLONDES POUR HOLLYWOOD

Marilyn et ses doubles

ADRIEN
GOMBEAUD



capricci

Directeur : Thierry Lounas
Responsable des éditions : Camille Pollas
Coordination éditoriale : Maxime Werner
Correction : Ysé Senneville

Conception graphique : gr20paris
Couverture et réalisation de la maquette : Clarisse Espada

© **Capricci, 2023**
Isbn papier 979-10-239-0487-1
Isbn pdf web 979-10-239-0489-5

Capricci remercie Cléo Gryspeerdt.

Droits réservés

Ouvrage publié avec le concours du **CNC**

Capricci
editions@capricci.fr
www.capricci.fr

En couverture : Mamie Van Doren, Diana Dors et Jayne Mansfield

**DES
BLONDES
POUR
HOLLYWOOD**

Marilyn et ses doubles

ADRIEN
GOMBEAUD

*« À ceux qui m'abordent dans la rue, je réponds parfois
que je suis Mamie Van Doren ou Sheree North. »*

Marilyn Monroe, 1955

| | |
|------------|--|
| 6 | INTRODUCTION « Trouvez-moi une autre blonde ! » |
| 12 | MAMIE VAN DOREN (1931-) Un nouvel anniversaire |
| 24 | CORINNE CALVET (1925-2001) Le corset de l'entraîneuse |
| 36 | LIZ RENAY (1926-2007) Rendez-vous au Brown Derby |
| 48 | BARBARA PAYTON (1927-1967) Bus stop, Sunset Strip |
| 62 | BARBARA NICHOLS (1928-1976) Destin d'une mandarine |
| 72 | JOI LANSING (1929-1972) Fontaine de jeunesse |
| 84 | DIANA DORS (1931-1984) L'Anglaise à la Rolls |
| 98 | SHEREE NORTH (1932-2005) Life is life |
| 108 | JAYNE MANSFIELD (1933-1967) La seule et l'unique |
| 120 | ANNA NICOLE SMITH (1967-2007) Celle qui voulait être vue |
| 136 | CONCLUSION Retour au Jack Rabbit Slim's |

EYE

PEOPLE and PICTURES

JUNE

JOI LANSING

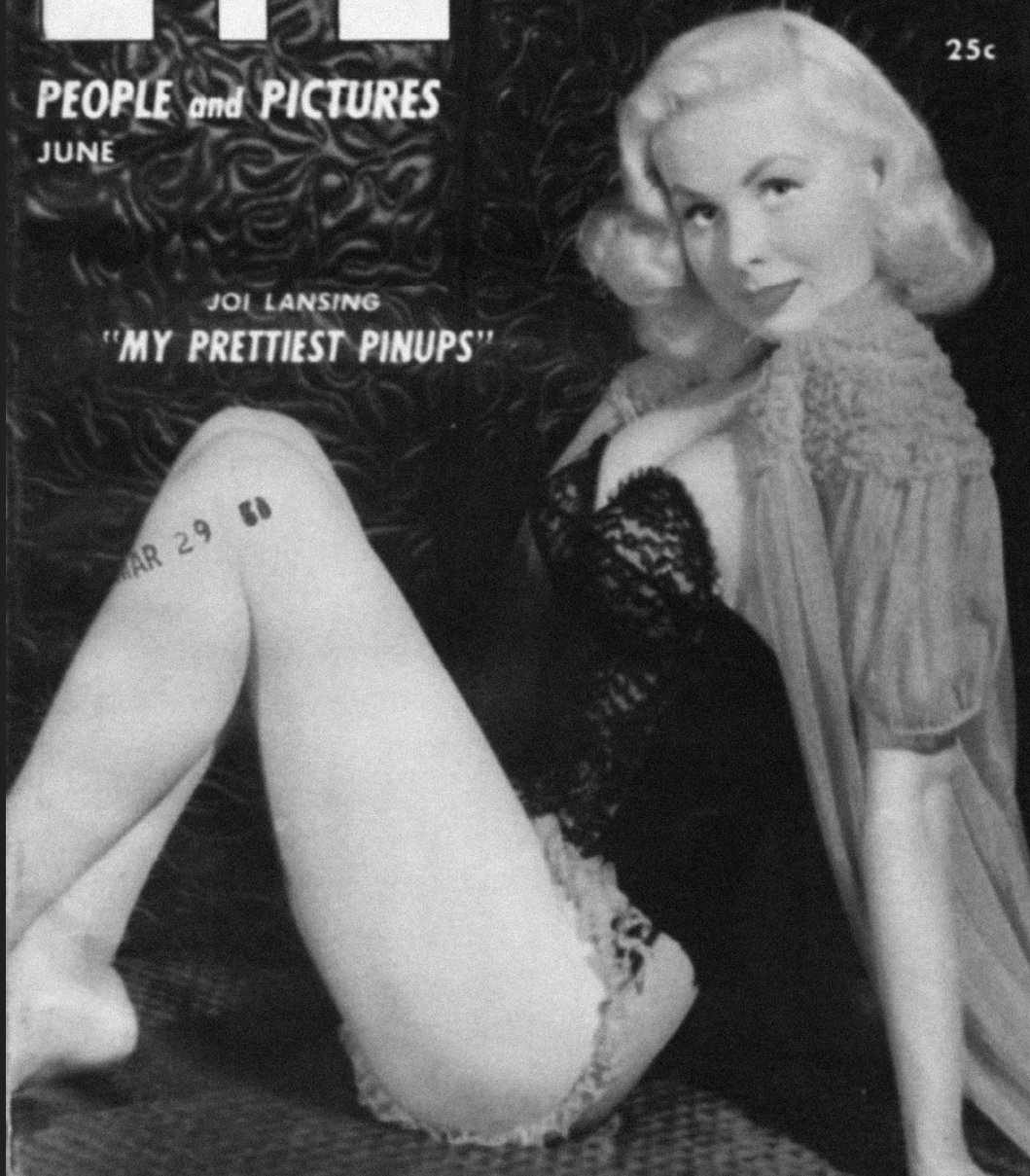
"MY PRETTIEST PINUPS"

IN 10 BEAUTIFUL PAGES:



HOW TO SELL A BLONDE

25c



JOI LANSING (1929- 1972) FONTAINE DE JEUNESSE

«Il y a toutes sortes de fontaines... Certaines sont superbes, d'autres ne sont que des mythes, d'autres encore sont des fontaines sottes. Et la plus sotte des fontaines est la fontaine de jeunesse.»

Orson Welles, *The Fountain of Youth*, 1956

Harpo Marx et son épouse Susan Fleming ont adopté quatre enfants. Alex, Jimmy, Minnie et Bill Marx, dont il sera brièvement question ici.

Un matin de 1968, Bill Marx rendit visite à Joi Lansing. Ils s'étaient connus, via Harpo, sur le tournage d'une publicité. Musicien, il arrivait à Bill de répéter chez Joi, au coin de La Cienega et Fountain Avenue. Elle habitait un drôle d'immeuble où les stars campaient parfois entre deux villas et un déménagement. À cette époque, on y croisait Cary Grant dans l'escalier. Il venait de divorcer et son ex-femme s'était installée là, avec leur fille, en attendant de trouver un logement. À part quelques poules de luxe, et deux ou trois dealers assez présentables pour fournir le milieu du cinéma, Lansing devait être l'une des rares résidentes permanentes de ce luxueux purgatoire. Elle vivait seule, au quatrième étage.

La porte n'était pas fermée, l'appartement semblait étrangement silencieux. Soudain, à ses pieds, Bill aperçut une coulée de

sang étirée du salon à la salle de bain. Joi gisait là, inconsciente sur le carrelage, portant au front une plaie ouverte. Elle avait avalé une grosse poignée de somnifères. Puis, à tâtons dans le brouillard chimique, elle avait traversé l'appartement et percuté le coin du bar avant de ramper vers les toilettes et de s'effondrer sous le lavabo. Joi avait 40 ans. Comme toutes les blondes idoles des années 1950, elle savait sa gloire engloutie. Elle avait raté le train de la postérité et tout ce qu'elle avait arraché au prix d'un travail acharné allait s'évaporer. Six ans après la mort de Marilyn, un an après celle de Jayne Mansfield, Hollywood l'oublierait.

MARILYN MORMONE

Vingt ans plus tôt, Joy Lovelands s'apprête à remporter le titre de « Miss Hollywood ». Comme Marilyn, et tant de jolies filles, elle pose pour le roi de l'illustration pin-up Earl Moran. Vite repérée par la MGM, Joy juge son nom trop frivole pour ses ambitions d'actrice. Dans sa future carrière, ce « Lovelands » pourrait bien l'encombrer, elle s'invente donc un « Lansing » moins sexuellement connoté. La MGM la perçoit alors comme une nouvelle Lana Turner. Pendant des années, le studio va la balader au second plan de plusieurs productions, jolie silhouette qui, sans laisser de traces, traverse *Parade de printemps* (1948), *Chantons sous la pluie* (1952) ou *Papa longues jambes* (1955).

En 1949, elle place ses espoirs dans le casting d'un film noir : *Quand la ville dort*. Dans les couloirs du studio, Joy croise le regard clair d'une autre candidate, Barbara Payton. Mais John Huston choisit Marilyn Monroe. Un an plus tard, on cherche encore une jeune première pour *Ève*, récit de l'ascension d'une comédienne ambitieuse. Joy est à nouveau pressentie. Mais, Joseph Mankiewicz choisit Marilyn Monroe. Entre 1951 et 1952, Marilyn enchaînera neuf rôles. Puis, en 1953, elle triomphe dans *Niagara* et *Les hommes préfèrent les blondes*.

Cette même année, le 15 juillet, Joy se rend à l'avant-première de *Stalag 17* de Billy Wilder. Le lendemain, elle lit dans une colonne mondaine : « Joy Lansing est arrivée dans un luxueux cabriolet et s'est emparée de la soirée dans une tenue et un déhanchement à la Marilyn. » Alors l'actrice comprend : pour se distinguer, face au raz-de-marée, elle doit se teindre en brune. La manœuvre n'aboutit pas et un an plus tard, toujours en panne de grands rôles, Joy redevient blonde. De photos en tapis rouges, de magazines en soirées mondaines, sa plastique entretient sa

notoriété. Hélas, au cinéma, sa place est occupée. Pendant qu'elle était brune, la Universal a engagé Mamie Van Doren, la Columbia a misé sur Kim Novak, la RKO a débauché Diana Dors – et Jayne Mansfield s'apprête à débouler à la Fox.

Il existe bien un dernier territoire à conquérir. Un nouvel eldorado où elle pourrait s'exprimer, s'exposer, travailler : la télé arrive dans les foyers ! En 1950, 20 % des Américains possèdent un poste. Dix ans plus tard, ils seront 90 %. Or non seulement Marilyn ne fait pas de télévision, mais elle est en plus l'arme du grand écran contre ce nouveau concurrent. Marilyn, actrice CinemaScope et Technicolor qui donne encore aux Américains une raison de quitter leurs salons.

La télé, elle, se cherche une Marilyn. Une jeune femme pétillante qui donnerait envie de soirées canapé. En 1954, Joy apparaît dans *The Face Is Familiar*, téléfilm réalisé par Frank Tashlin. Le lendemain, un critique signale : « Un numéro de quatre minutes où Jack Benny apparaît aux côtés de deux très jolies filles (Joy Lansing et Jean Willes) qui, pour notre plus grand plaisir, ressemblent à Marilyn Monroe et Ava Gardner. » Joy abandonne alors le « y » de son prénom pour devenir Joi et embrasser son destin de Marilyn cathodique.

Cependant, pour s'imposer dans tous les salons des années 1950, de Boston à Houston, en passant par Seattle ou Minneapolis, la Marilyn télévisée doit se montrer plus consensuelle que celle du grand écran. Si Joi affiche un corps de Vénus, la publicité va la dépeindre en Vierge. Elle sera l'objet de désir le plus chaste de la décennie. On écrit que, dans les fêtes, Joi ne boit jamais d'alcool. Il est de notoriété publique qu'elle n'a pas pu honorer un juteux contrat avec une marque de cigarettes car elle ne parvenait pas à inhaler la fumée. Joi fait du sport. Joi mange équilibré. Joi est... mormone ! Ainsi, la télé s'invente-t-elle une bombe sexuelle pieuse. Née à Salt Lake City, Joi a bien de lointains ancêtres mormons, mais elle a grandi avec sa mère à Los Angeles et ne pratique aucune religion. Cette fiction autorise aux téléspectateurs tous les fantasmes : ses courbes invitent au péché, sa personne vous offre l'absolution.

C'est ainsi qu'au mi-temps des années 1950, au moins deux fois par semaine, l'Amérique a rendez-vous avec Joi Lansing. Puisqu'il n'y a que trois chaînes, ses décolletés deviennent incontournables : « Dès qu'il faut une poupée blonde, c'est Joi que l'on appelle », note un critique. Invitée régulière du *Bob*

Cummings Show de NBC puis CBS, elle joue son propre rôle dans un épisode de *I Love Lucy* et épouse carrément Superman (George Reeves) en 1958. Ses apparitions récurrentes dans deux séries vont l'imposer dans la mémoire américaine : *Klondike*, une saga alaskaine avec James Coburn et surtout la comédie *The Beverly Hillbillies*. Entre deux passages télé, elle se produit sur scène. À Memphis, dans une adaptation des *Hommes préfèrent les blondes*, elle reprend naturellement le rôle de Marilyn.

Quant au cinéma, indifférent à ses succès cathodiques, il la maintient dans les troisièmes rôles ou les séries B. En 1956, *Hot Shots* lui fait rejouer la séquence de la jupe de *Sept ans de réflexion*. En 1959, dans *Un trou dans la tête* de Frank Capra, on la voit aux côtés de Frank Sinatra et Edward G. Robinson. À cette époque, elle fréquente le « Rat Pack », les soirées de Vegas et s'offre une liaison (houleuse et passagère) avec Sinatra. Elle le retrouve en 1965, aux côtés de Dean Martin et Deborah Kerr, dans la comédie *Les Inséparables*. Interrogée sur son slalom du petit écran noir et blanc au grand écran technicolor, elle souffle cet aveu : « Je suis tellement plus belle en couleur. »

DEUX SIÈCLES DE JEUNESSE

Pour qui n'a pas grandi aux États-Unis devant les télés ventruées du baby-boom, la filmographie de Joi Lansing reste donc bien obscure. Elle cache pourtant *The Fountain of Youth*, pilote kamikaze et génial d'une série mort-née, tourné par Orson Welles en 1956. Avec sa voix d'amateur de cigare et son regard malin, Welles interprète lui-même le narrateur de cette drôle d'histoire.

Carolyn Coates, star frivole et insouciant (Joi Lansing, bien sûr), épouse à la surprise générale l'austère Humphrey Baxter, un scientifique qui voue sa vie à la solitude de ses recherches. Peu après, le professeur part travailler à Vienne sur un projet extraordinaire de lutte contre le vieillissement. Trop prise par son public, ses succès, sa vie mondaine, Carolyn ne l'accompagne pas. Lorsqu'il revient, trois ans plus tard, l'actrice s'est installée avec un beau champion de tennis. Baxter prend la chose avec un apparent détachement et accepte le divorce. Comme cadeau de mariage, il offre même au jeune couple le résultat de ses recherches, un produit qui doit rester confidentiel pour les cinquante prochaines années. Non pas un philtre d'immortalité mais un élixir qui garantit une vie de 200 ans...

sans vieillissement. Deux siècles de jeunesse! Bien entendu, la potion ne peut pas être partagée. « Gardez ce tube chez vous, ne le buvez pas. Prenez-le plutôt comme une petite curiosité... » Terrible cadeau en vérité. Car la présence au salon de ce tube à essai sème la discorde dans le couple. Qui des deux mérite plus que l'autre de vieillir? Qui, du sportif ou de l'actrice, a le plus besoin de sa jeunesse?

Le film mêle des images fixes, comme celles d'un roman-feuilleton, et des séquences filmées. Du mouvement, du temps et de la fixité. Welles, Monsieur Loyal, joue avec ses personnages à la façon d'un marionnettiste, tandis que sa voix tire les ficelles. Sans doute superpose-t-il une autre Marilyn à sa Carolyn. Lors d'une scène extraordinaire, il filme Joi Lansing, superbe, se regardant dans un miroir transformé en portrait de Dorian Gray. Image d'une inéluctable décomposition, d'une beauté fanée en accéléré. Le visage de Joi est passé aux rayons X, l'actrice fait face... à son propre crâne. Et Welles de sa voix d'outre-tombe de commenter : « Elle ressentait, entendait presque, l'effacement sans remords du temps. Moment après moment, des particules de peau mouraient, les follicules des cheveux se brisaient, éclataient; tous ces petits tubes, ces veinules et chaînes filiformes des organes s'ensavaient comme des rivières maudites... les glandes, ces glandes essentielles suffoquaient... étouffaient... » Bien sûr l'actrice va avaler, cul sec, le philtre de jeunesse.

Quelle différence entre la potion maudite du docteur Baxter et le cocktail de somnifère que Joi ingère, plus de dix ans après, par un sombre matin de 1968? Dans les deux cas, ne cherche-t-on pas, par les moyens les plus extrêmes, à arrêter la torture du temps?

Joi s'éveille à l'hôpital. La mort l'a chassée et le cinéma n'attend plus rien d'elle. L'avenir s'imprime en lettres aussi grandes que celles de « Hollywood » sur les pentes du mont Lee : les rôles se feront rares, le téléphone sonnera moins. En 1969, entre deux spectacles, on la voit encore à la télé dans le *Dean Martin Show*. Le temps d'un sketch, elle interprète une femme sauvée d'une tentative de suicide par le comique Sid Caesar. La décennie atteint son épilogue, elle a dépassé la fatidique quarantaine quand survient une dernière proposition : *Bigfoot*. Un film parfaitement idiot. « Au moins, songe-t-elle, c'est du travail. »

HOLLYWOOD STUDIO CLUB

Pour Nancy Hunter, la vie commence à peine. À 22 ans, elle a grandi entre le Kansas, la Californie, la télé et le cinéma. Désormais grande et blonde, elle attend parmi d'autres l'appel de la célébrité au Hollywood Studio Club. Depuis la fin des années 1910, à l'initiative de diverses pionnières de l'industrie du cinéma, l'endroit se veut un havre d'enseignement et de répétitions, réservé aux jeunes femmes. Le Studio Club s'ouvre comme un refuge où les aspirantes comédiennes, à l'abri des prédateurs du métier, échappent aux chantages et à la violence des studios. Parfois, les stars établies font don au Club de leurs garde-robes et offrent à leurs cadettes de quoi s'habiller pour les castings ou les soirées. Au cours de son histoire, le Club a vu séjourner Marilyn Monroe, Sharon Tate, Kim Novak ou Rita Moreno. À l'automne des *sixties*, on s'y loge encore pour 25 dollars par semaine, repas compris.

Au réfectoire, Nancy croise parfois Farrah Fawcett, une future « drôle de dame ». Elles ignorent qu'elles forment la dernière génération de pensionnaires. Les mœurs évoluent, les mentalités aussi, le Club beaucoup moins. Nancy a d'abord partagé sa chambre avec une autre jeune actrice avant de se voir isolée par la direction. Elle a confié à ses camarades son attirance pour les femmes. « Grosse erreur », écrira-t-elle dans ses mémoires.

À force de castings, Nancy a fini par décrocher un rôle. Le réalisateur Robert F. Slatzer est un drôle de loustic qui navigue dans les séries B. Ce bonimenteur raconte à qui veut l'entendre qu'il a secrètement épousé Marilyn Monroe au Mexique en 1952. Comme personne de l'entourage de Marilyn ne l'a jamais rencontré, il brandit l'irréfutable preuve de son baratin : une photo de lui et Marilyn sur le tournage de *Niagara*. « Pour Bob, bonne chance et affectueuses pensées », signé Marilyn. Avec un peu de bagout, Robert parvient à emballer un autographe en déclaration d'amour. Plus tard, il saura même transformer ses fantasmes en une petite rente grâce à deux livres à succès. Dans le plus célèbre, *Enquête sur une mort suspecte : Marilyn Monroe*, il développera la théorie de l'assassinat ciblé et du complot ourdi par les Kennedy. En attendant, lorsqu'il rencontre Nancy Hunter en 1969, Slatzer s'est éloigné des plateaux pour se ruiner dans une obscure affaire pétrolière. Il présente *Bigfoot* comme son grand retour à Hollywood, en oubliant que personne n'a remarqué son absence.

Les Bigfoot, explique-t-il à Nancy, sont d'affreux géants poilus, des créatures de la Préhistoire perdues dans le 20^e siècle. Au cours du film, une famille de Bigfoot kidnappera des femmes, qui seront secourues par une bande de bikers. Nancy doit son « rôle » de Bigfoot à son mètre quatre-vingts. Évidemment, personne ne la reconnaîtra à l'écran et elle se contentera de transpirer sous une lourde peau de bête. Elle aura pour partenaire John Carradine, un grand acteur de théâtre... des années 1940. Le reste du casting paraît très prestigieux, si l'on s'en réfère aux noms des comédiens en faisant abstraction de leurs prénoms. Chris Mitchum (fils de Robert) partage l'affiche avec John Mitchum (frère de Robert), et dans un second rôle on retrouvera Lindsay Crosby (fils de Bing). « Le personnage féminin s'appelle Joi Landis, conclut Slatzer avec enthousiasme, et figurez-vous qu'il est interprété par... Joi Lansing, la Marilyn de la télé! » Nancy est soudain prise de vertige. « Mon cœur se mit à battre si rapidement que j'ai cru m'évanouir. Je devais rêver... c'était impossible. J'avais passé la moitié de mes vingt-et-un ans à être amoureuse d'elle... » Et le vulgaire sous-produit d'une usine à images devient le rêve d'une vie.

Bigfoot fait partie de ces quelques films qui doivent leur postérité à leur nullité. Quelques nanarophiles lui vouent en effet un curieux culte. Parmi toutes les séquences improbables, l'une d'elles voit Joi Lansing ligotée à un arbre, hurlant de terreur. Dans ce cri, l'actrice met toute la conviction, comme si elle offrait généreusement la détresse de sa vie à un personnage grotesque et à un décor lamentable. Et voilà qu'accourt... un Bigfoot, pataugeant entre les arbres en carton. Encombrée par son costume velu et ses gros gants, Nancy tente de libérer Joi de la corde qui la retient. Soudain, alors que l'on commence à deviner l'impatience de l'équipe technique, les liens cèdent. Main dans la main, l'une sous sa fourrure, l'autre dans la peau d'un personnage à peine vêtu, Joi et Nancy fuient le plateau. Les deux femmes ne se quitteront plus. « Coupez! »

MY GIRL

Il est très tard. On range les projecteurs, on roule les câbles, on démaquille. Joi connaît un café qui ne ferme jamais. Il y a longtemps, au Schwab's Pharmacy de Sunset Boulevard, on apercevait des Lana Turner ou Mamie Van Doren en quête de producteurs. Aujourd'hui, comme tout le Los Angeles de Joi Lansing, le

Schwab's s'éloigne dans la nuit tandis que percent les lueurs du Nouvel Hollywood. Seules sur cet îlot *fifties*, les deux femmes ont parlé jusqu'au matin. Dehors, les rideaux de fer dévoilent les vitrines d'un monde auquel Nancy n'appartient pas et où Joi a gardé ses entrées. Matinale, Dionne Warwick essaye une paire de lunettes de soleil. *Walk on by*. Un peu plus loin, le regard de Nancy s'arrête sur un manteau. « Essaye-le. » Bien sûr, il lui va. Et bien sûr Joi le lui offre, avec son numéro.

Les jours passent. Elles s'appellent de temps en temps. Histoire de gagner un peu d'argent, Nancy accepte un travail dans un banal gogo bar. Et elle invite Joi à assister à ses débuts. Tard dans la soirée, l'actrice surgit dans le strip-club. Star à l'ancienne, fourrure assortie à sa chevelure. Sur scène, en string à paillettes, Nancy balance ses vingt ans au son du « My Girl » des Temptations : « J'ai un rayon de soleil, par un jour de brouillard. Quand il fait froid dehors, j'ai un mois de mai... » « Ta place n'est pas ici, allons », commentera simplement Joi.

Plus tard, chez elle, l'actrice bricole une salade et fait bouillir de l'eau. Autour d'elles, les flammes de la cheminée électrique dessinent des ombres chaleureuses. Joi confie qu'elle est mariée, mais séparée depuis des années. Stan n'a jamais fait un bon époux. Mais c'est un mec bien qui s'occupe encore de sa carrière. Autrefois, elle a aimé Frank Sinatra et puis aussi Sid Caesar... mais les hommes sont décevants. Décevants et lâches. Ils sont comme cette ville, comme Hollywood et cette saloperie de showbiz. Nancy la tient dans ses bras, Joi se met à pleurer. Nancy la serre plus fort. Et Joi l'embrasse. Puis elle lui ouvre le chemin de sa chambre.

Ainsi, Nancy entre dans la lointaine galaxie de Joi Lansing. L'actrice la présente comme sa sœur. On les voit aux avant-premières, aux soirées. Entré dans la confidence, le showman Joey Bishop décrète que Nancy n'a pas l'air d'une Nancy. Elle devrait s'appeler Alexis. Aussitôt, le nouveau nom est adopté. Ce sont des jours agréables. Joi reste aimée et respectée par les Américains. À Las Vegas, elles poussent la porte de la loge d'Elvis Presley. Et même si, après *Bigfoot*, le cinéma s'éloigne inexorablement, Joi travaille encore. Le temps d'un été, on la voit à Broadway dans une comédie bouffonne avec Mickey Hargitay, ce bodybuilder, mari et désormais veuf de Jayne Mansfield. Puis il y a les tours de chant dans les palaces, les articles de presse et les séances photo. Une vie de star sans rôles.

Joi reste de celles dont l'apparition dans un restaurant prisé fait office de réservation. Parfois, comme des éclipses, de glorieuses figures du passé ressurgissent dans les contre-jours de ce lent crépuscule. Un matin, chez Greenblatt's, Mervyn LeRoy s'approche : «Joi!», s'exclame le vieux lion. Le regard de l'actrice s'illumine. LeRoy a tourné quelques perles du film noir des années 1930, dont *Le Petit César* et *Je suis un évadé*, mais aussi, plus tard, le péplum *Quo vadis*. Le temps d'un sandwich au pastrami, ils évoquent les belles années de la MGM, les amis perdus de vue, des projets qu'ils avaient autrefois et qu'on pourrait réactiver, pourquoi pas? «Passez me voir à Palm Springs», lance Mervyn avant de s'excuser, car il est en retard à un rendez-vous. C'est un signe : il va la présenter à des amis. Il paraît qu'il connaît Kirk Douglas. Et s'il reparlait d'elle à Sinatra? Après tout, ces gens puissants habitent Palm Springs, ils sont voisins. On a vu souvent des carrières repartir sur d'heureux hasards comme celui-là! L'histoire de Hollywood n'est-elle pas scandée de comebacks? Puis Joi retombe dans la solitude d'un océan d'alcool et d'antidépresseurs. Parfois, elle se souvient des jours anciens et la lumière revient. «Si on allait voir mon étoile sur Hollywood Boulevard?», propose-t-elle un dimanche après-midi. Stan conduit donc les deux femmes au numéro 6529. À son arrivée sur le fameux Walk of Fame, passants et touristes la reconnaissent et Joi, ravie, signe des autographes. Perchée sur sa propre plaque, elle revit ses heures de gloire télévisée. Pendant ce temps, à ses pieds, agenouillée sur le bitume, Alexis astique l'étoile à l'aide d'un vieux chiffon et du nettoyeur qui traînaient dans le coffre de la voiture.

Alexis a oublié ses propres ambitions. Elle vit pour son idole, dissimule les médicaments qui la détruisent, vide discrètement les bouteilles. Pied à pied, la jeune femme lutte contre les dépendances de son amour. Mais contre le temps, elle ne peut rien. Les rides, les cheveux blancs ouvrent grand le chemin à sens unique. À New York, Alexis accompagne Joi chez son chirurgien. L'Amérique l'ignore : ses seins, ses fesses sont l'œuvre de bistouris et de seringues. Les prothèses n'existent pas encore, on remplit les tissus de silicone liquide. «C'est ainsi qu'elle se voyait, c'est ainsi qu'elle voulait être vue et c'est ce qu'elle était parvenue à devenir. Elle était cette déesse du sexe, ce "corps magnifique" qu'elle ne laisserait pas les années lui ravir», écrit Alexis Hunter dans *A Body to Die For*.

Entre les paragraphes, les photos d'Alexis et Joi nous troublent, tant les deux femmes se ressemblent avec 20 ans d'écart. Dans ses dernières années, en découvrant son homosexualité, Joi partageait la vie d'une amante, qu'elle présentait comme une sœur, mais aussi d'un miroir qui lui renvoyait sa propre jeunesse. « Et si toi aussi tu faisais une injection, Alexis? Oh juste une petite. Trois fois rien. » Pendant l'opération, Alexis se tord de douleur tandis qu'elle voit sa poitrine se remplir comme un réservoir. Sept ans plus tard, malade, elle subira une double mastectomie. Joi, elle, perdra la vie...

En 1972, atteinte d'un cancer, l'actrice est admise à l'hôpital St John de Los Angeles. Quelques portes plus loin, Betty Grable, l'idole en bikini de la Seconde Guerre mondiale, s'efface aussi sans faire de bruit. Les divers liquides répandus, durcis, oxydés, dans le corps de Joi compliquent la tâche des médecins et encouragent la maladie. Nul ne peut plus la soigner, on s'efforce d'éteindre la douleur. Le corps de rêve, les courbes disparaissent. Joi s'assèche en gardant le secret de sa maladie. En privé, elle souffle à Alexis ses dernières volontés. Elle ne veut pas être incinérée ou enterrée. Elle voudrait qu'on l'embaume, qu'on la fige pour l'éternité. Et la voix de Welles remonte des décennies passées...

Elle ressentait, entendait presque, l'effacement sans remords du temps. Moment après moment, des particules de peau mouraient, les follicules des cheveux se brisaient, éclataient; tous ces petits tubes, ces veinules et chaînes filiformes des organes s'envasaient comme des rivières maudites...

Joi Lansing est morte aux côtés d'Alexis, le 7 août 1972 à 10 h 30 du matin. Elle avait 43 ans.

Personne ne songe à l'embaumer. Il faut se résoudre à la mettre en terre. Ce jour-là, Bob Slatzer fait partie des quelques amis qui portent le cercueil. Le réalisateur de *Bigfoot* est accompagné par plusieurs agents fédéraux. Depuis son livre sur Marilyn, il fait l'objet de menaces. Frank Sinatra a envoyé des fleurs.

ÉPILOGUE : TIC-TAC

À la fin de *The Fountain of Youth*, Carolyn Coates retrouve le scientifique qu'elle aimait autrefois. Le couple qu'elle formait avec le tennisman a éclaté, son existence est chamboulée. Elle

lui avoue qu'elle a bu le philtre de jeunesse et qu'elle l'a trouvé amer. « C'est curieux, rétorque calmement son ex-mari. Il n'y avait dans cette fiole que de l'eau salée. »

En écoutant attentivement la bande-son de *The Fountain of Youth*, on retrouve des bruits familiers, un tic-tac tiré d'un autre film. Juste avant ce pilote, Orson Welles a offert à Joi Lansing un discret strapontin dans la légende de son art. Joi apparaît dans l'une des scènes les plus remarquables de toute l'histoire du cinéma : l'ouverture de *La Soif du mal* (1958).

L'instant est connu. Vu et revu sur les écrans grands et petits. Un homme amorce une bombe qu'il place dans le coffre d'un cabriolet. Tic-tac. Un couple monte à bord. Côté passager, la blondeur de Joi Lansing perce le noir et blanc. Sinieuse, la caméra les suit dans les rues d'une ville frontière mexicaine, au bord des États-Unis. Partout c'est la fête, le raffut des bars et des clubs, noyé dans une musique de Henry Mancini. Le cliquetis des talons sur le bitume, les percussions qui scandent le brouhaha de la nuit nous rappellent la bombe qui, du fond du coffre, attend son heure. Tic-tac. Joi trépigne, se retourne parfois. La voiture atteint le poste-frontière. Joi n'aura qu'un bref dialogue. C'est le plan de sa carrière. Le moment qui, mille fois scruté, cité et décortiqué, lui offre l'immortalité. Elle dit : « Hey, j'entends comme un tic-tac dans ma tête. » Personne ne prête attention à sa remarque de *party girl* éméchée. Quelques secondes plus tard, sa voiture passe la frontière et disparaît dans un bruit de tonnerre.

Tout est terminé. Joi n'est que pluie de cendres dans le grand incendie, *La Soif du mal* commence. C'était un plan-séquence. Une seule prise, sans coupure, aussi fluide que l'eau d'une fontaine. Orson Welles, dans son adieu à Hollywood, n'imprimait pas autre chose : la vie est un cabriolet piégé. Le voyage dure trois minutes et des poussières.

SOURCES

- Isabelle Adjani, « Pourquoi Marilyn ? », in Florence Fix et Corinne François-Denève (dir.), *Revue d'études culturelles* n° 9, « Jouer Marilyn », Université de Bourgogne, 2022.
- Raymond Bellour (dir.), *Le Western. Approches, mythologies, auteurs-acteurs, filmographies*, Gallimard, 1993.
- Anna Cale, *The Real Diana Dors*, Pen and Sword Books, 2021.
- Corinne Calvet, *Has Corinne Been a Good Girl?*, St. Martin's Press, 1983.
- Collectif Inculte, *Une chic fille*, Inculte, 2018.
- Richard Davenport-Hines, *An English Affair: Sex, Class and Power in the Age of Profumo*, HarperCollins, 2013.
- Jean-Michel Dupont (scénario) et Roberto Baldazani (dessins), *Sweet Jayne Mansfield, 1933-1967*, Glénat, 2021.
- Paul Ferris, *Sex and the British: A Twentieth-Century History*, Michael Joseph, 1993.
- Eve Golden, *Jayne Mansfield: The Girl Couldn't Help It*, University Press of Kentucky, 2021.
- Donna Hogan et Henrietta Tiefenthaler, *Train Wreck: The Life and Death of Anna Nicole Smith*, Phoenix Books, 2007.
- Alexis Hunter, *Joi Lansing: A Body to Die For*, BearManor Media, 2015.
- Jean-Pierre et Françoise Jackson, *Jayne Mansfield*, Édilig, 1984.
- Richard Koper, *That Kind of Woman: The Life and Career of Barbara Nichols*, BearManor Media, 2016.
- Richard Koper, "When a Girl's Beautiful": *The Life and Career of Joi Lansing*, BearManor Media, 2019.
- Simon Liberati, *Jayne Mansfield 1967*, Grasset & Fasquelle, 2011.
- Leonard Mosley, *Zanuck. Grandeur et décadence du dernier nabab d'Hollywood*, trad. Laurent Ikor et Philippe Rezzi, Ramsay, 1984.
- John O'Dowd, *Kiss Tomorrow Goodbye: The Barbara Payton Story*, BearManor Media, 2015.
- Barbara Payton, *Hollywood, les hommes et moi*, trad. Dominique Forma, La Manufacture de livres, 2021.
- Camille de Peretti, *Blonde à forte poitrine*, Kero, 2016.
- Eric et D'eva Redding, *Sex Bomb: The Life and Death of Anna Nicole Smith*, Milo Books, 2007.
- Mamie Van Doren, *Playing the Field: Sex, Stardom, Love, and Life in Hollywood*, Starlet Suave Books, 2013.
- Robert Polito, *Hollywood & God*, The University of Chicago Press, 2009.
- Diamond Wise, *Come by Sunday: The Fabulous, Ruined Life of Diana Dors*, Sidgwick & Jackson, 1998.

capricci

SÉLECTION

LA PREMIÈRE COLLECTION

Werner Herzog

MANUEL DE SURVIE
entretien avec Hervé Aubron
et Emmanuel Burdeau

Werner Herzog

CONQUÊTE DE L'INUTILE

Luc Moullet

NOTRE ALPIN QUOTIDIEN
entretien avec Emmanuel Burdeau
et Jean Narboni

Luc Moullet

PIGES CHOISIES
(de Griffith à Ellroy)

Jia Zhang-ke

DITS ET ÉCRITS D'UN CINÉASTE CHINOIS
(1996-2011)

Luc Moullet

CECIL B. DeMILLE,
L'EMPEREUR DU MAUVE

Kijû Yoshida

ODYSSÉE MEXICAINE
voyage d'un cinéaste japonais 1977-1982

Philippe Azoury

PHILIPPE GARREL,
EN SUBSTANCE

Kirk Douglas

I AM SPARTACUS!
(hors format)

Pierre Léon

JEAN-CLAUDE BIETTE,
LE SENS DU PARADOXE

Buster Keaton & Charles Samuels

LA MÉCANIQUE DU RIRE
autobiographie d'un génie comique

Collectif

FILMER DIT-ELLE
le cinéma de Marguerite Duras

Jérôme Momcilovic

PRODIGES D'ARNOLD
SCHWARZENEGGER

Sidney Lumet

FAIRE UN FILM

Hervé Aubron

& Emmanuel Burdeau
WERNER HERZOG, PAS À PAS

Jean Narboni

SAMUEL FULLER,
un homme à fables

Judd Apatow

MES HÉROS COMIQUES (hors format)

Murielle Joudet

ISABELLE HUPPERT
vivre ne nous regarde pas

Roger Corman

COMMENT J'AI FAIT 100 FILMS SANS
JAMAIS PERDRE UN CENTIME

James Baldwin

LE DIABLE TROUVE À FAIRE

Éric Rohmer

LE SEL DU PRÉSENT
chroniques de cinéma

Murielle Joudet

GENA ROWLANDS
on aurait dû dormir

Gabriela Trujillo

MARCO FERRERI
le cinéma ne sert à rien

LE CINÉMA SELON

JEAN-PIERRE MELVILLE
entretien avec Rui Nogueira
(hors format)

Mathieu Macheret

JOSEF VON STERNBERG
les jungles hallucinées

Luc Moullet

MÉMOIRES D'UNE
SAVONNETTE INDOCILE

Thomas Stélandre

ACTRICES-SORCIÈRES

Marc Cerisuelo, Claire Debru

OH BROTHERS !
sur la piste des frères Coen

William Goldman

LES AVENTURES D'UN
SCÉNARISTE À HOLLYWOOD

HORS COLLECTION

Amos Vogel
LE CINÉMA, ART SUBVERSIF

**Xavier Kawa-Topor &
Philippe Moins (dir.)**
*LE CINÉMA D'ANIMATION
EN 100 FILMS*

Collectif
FRANCIS FORD COPPOLA

Axel Cadieux
VOYAGES À TWIN PEAKS

Collectif
JACQUES TOURNEUR

Collectif
LEO McCAREY

Collectif
BLACK LIGHT
pour une histoire du cinéma noir

**Xavier Kawa-Topor
& Philippe Moins**
STOP MOTION
un autre cinéma d'animation

Ray Carney
CASSAVETES PAR CASSAVETES

Jean Narboni
LA GRANDE ILLUSION DE CÉLINE

**Philippe R. Doumic,
Laurence Doumic-Roux**
PHILIPPE R. DOUMIC,
l'œil du cinéma

CAPRICCI STORIES

Arthur Cerf
MARLON BRANDO
les stars durent dix ans

Matthieu Rostac
MEL GIBSON
sur la brèche

Maxime Donzel
JOAN CRAWFORD
Hollywood Monster

Adrien Gombeaud
BRUCE LEE
un gladiateur chinois

Lelo Jimmy Batista
ROBERT MITCHUM
l'homme qui n'était pas là

Yal Sadat
BILL MURRAY
commencez sans moi

Camille Larbey
MARLENE DIETRICH
celle qui avait la voix

Sébastien Gimenez
JEAN GABIN
maintenant je sais

Lelo Jimmy Batista
NICOLAS CAGE
envers et contre tout

Faustine Saint-Geniès
ROMY SCHNEIDER
les acteurs se brisent si facilement

Pierre Charpilloz
AUDREY HEPBURN
une star pour tous

Lucas Aubry
TAKESHI KITANO
hors catégorie

LA COLLECTION SOFILM

Collectif
DEPARDIEU

Collectif
NEW YORK STORIES

Collectif
LES LÉGENDES DU CINÉMA FRANÇAIS

Collectif
LES SOPRANO

Collectif
THE WIRE

Collectif
BREAKING BAD

Le texte est composé en *Piek*, dessinée par Philipp Herrmann

Image de couverture : Mamie Van Doren, Collection Christophel / RnB
– © Diana Dors, Collection Christophel / RnB – Jayne Mansfield,
Collection Christophel / RnB © Twentieth Century Fox Film Corporation,
La blonde et moi, The Girl Can't Help It, 1957, Real Frank Tashlin
p.12, 24, 36, 48, 62, 72, 84, 98, 108, 120 : DR

Achévé d'imprimer en janvier 2023 par Flex - Union Européenne

Dépôt légal : février 2023

« Trouvez-moi une autre blonde ! » aurait hurlé Harry Cohn, le puissant patron de la Columbia.

Nous sommes le 5 août 1962, Marilyn Monroe vient de mourir. En réalité, les studios cherchent « une autre blonde » depuis dix ans. Tous les producteurs ont rêvé d'une nouvelle Marilyn, une concurrente aussi désirable et rentable que l'originale, mais plus ponctuelle et disciplinée. Jayne Mansfield, Diana Dors, Mamie Van Doren et tant d'autres apprennent à marcher, parler et chanter comme Marilyn.

La plupart de ces « doubles » ont été broyés par un système impitoyable et des démiurges qui croyaient pouvoir créer des comédiennes à la façon de produits manufacturés. Ce livre rend hommage à ces femmes oubliées à travers dix portraits, comme autant de chapitres d'un roman noir californien.

Journaliste et écrivain, Adrien Gombeaud est critique de cinéma au quotidien *Les Échos* et à la revue *Positif*. Il est l'auteur d'une dizaine de récits et essais, dont *Une blonde à Manhattan* (10/18, 2012), sur les années new-yorkaises de Marilyn Monroe, *30 secondes en Arizona* (Espaces & Signes, 2017) et *Bruce Lee, un gladiateur chinois* (Capricci, 2019).

Prix papier 17 euros

Prix pdf web 8,99 euros

Isbn papier 979-10-239-0487-1
Isbn pdf web 979-10-239-0489-5
Harmonia Mundi diffusion

Avec le soutien du

